

CHRONIQUE MUSICALE.

On accourt, on s'enfuit : on se menace, on se bâtonne. Les coups pleuvent, dru comme grêle, sur une vieille échine musulmane. Qui les donne ? Vous êtes trop curieux ; mais voici, du moins, un talisman certain contre ce déluge maudit. Assurez-vous ! assurez-vous ! c'est la bagatelle de vingt mille boudjons ! — Vingt mille ! c'est bien cher. Si je vous donnais ma fille ? — Va pour la fille. — Tenez, payez-vous. Mais hélas ! quelqu'un avait déjà pris hypothèque dessus.

Second acte : La fille tâche de dépister l'importun poursuivant. Elle se fait donner d'avance une idée du mariage... Rassurez-vous ! ce n'est que par une femme. Ne vous rassurez pas trop ! c'est par une modiste parisienne. — Les quatre amoureux se trouvent en présence, flanqués de l'harpagon rossé. Ils ne veulent pas dé-mordre ; il ne veut pas déboursier... Martin-bâton fait sa rentrée par une roulade plus furieuse que jamais. Tout cède, tout s'arrange. Les boudjons changent de poche ; et chaque couple se reforme, suivant les lois passionnelles de l'école harmonienne.

Commencez-vous à saisir ? — Ma foi, non ! — Eh bien ! prenez ma jumelle. Que voyez-vous sur la scène ? — Demandez-moi plutôt ce que je n'y vois pas. Tous les types, de l'eunuque au tambour-major. Toutes les nuances de peaux, depuis la grisette jusqu'aux nègres. Tous les instruments, y comprise, je crois, la trompette du jugement dernier. Un coiffeur, une odalisque ; Birotteau et Aboul y far. Des lanternes, des éventails, des bonnets à 1 fr. 25 du passage du Saumon. Le muezzin logé à l'entresol, et un perruquier porté en palanquin. Enfin, la pommade du lion et un flacon de *Parfait amour* !

Comprenez-vous maintenant ? — Pas plus que tout à l'heure. Mais, qu'est ce donc enfin que cette valse infernale, cet imbroglio, ce tourbillon ? — Ce que c'est, je ne vous le dirai pas ; mais cela s'appelle *le Caïd*. Il paraîtrait même qu'il y a là dedans beaucoup d'esprit. Voyez plutôt le marchand d'oranges qui s'étouffe de rire, et, aux avant-scènes, ces lèvres de rose gazouillant à l'envi le compliment du Maire de Meaux à Bilboquet.

Sur ce pastiche, qui doit certes contenir des situations musicales, puisqu'il en contient de toute espèce, M. A. Thomas s'est piqué de faire une musique aussi légère, aussi capricieuse, aussi coupée d'incidents que l'intrigue. Il a parfaitement réussi. Rien de plus vif, de plus original, en apparence, que ces strettes animées, ces provoquants appels de la flûte et des bassons, cette fougue si mouvementée qui distingue presque chaque phrase. Mais, retenez bien votre haleine, si vous voulez admirer de plus près. Château de carte sur château de carte, la partition comme

le libretto, s'évanouirait au premier souffle. M. A. Thomas (c'est sa méthode) invente comme les autres se souviennent. — Avez-vous jamais pénétré les mystères de cette aristocratie de troisième ordre, où l'on tient à étaler, *in vice Pluto*, à chaque nouveau bal, une parure nouvelle ! Un nœud de rubans, quelques groupes de roses, deux volants d'*application*, une coupe plus décolletée trompent d'abord les regards. Mais, cette élégance de rafistolage tombe bien vite devant l'œil investigateur d'une rivale. — C'est à peu près là et le procédé de notre auteur, et le sort de ses produits. A peine une mélodie commencée, vous voyez la salle s'agiter et sourire comme à une ancienne connaissance. C'est de *Sémiramis* ! s'écrie-t-on. Voilà maintenant de l'Halévy ! Ceci est du *Chalet* ! Mais l'erreur n'est pas de longue durée. Soulagé de la peine de créer, M. Thomas n'entend point, pour cela, perdre ses droits de propriétaire. Vite d'une seule note il brise vos souvenirs, défigure le trait ; et le voici devenu sien !

La même observation ne s'étend point, ou ne s'appliquerait que dans une limite beaucoup plus restreinte à l'orchestration, qui est vive, piquante, souvent fort heureuse, somme toute digne œuvre d'un maître bien inspiré.

Tous les détails de la partition se soutiennent à peu près au même niveau, et l'on ne trouverait pas facilement quatre morceaux hors ligne à citer. Cependant, l'air : *Vive le mariage* ! bien détaillé par M^{lle} Lavoye ; la jolie cabalette : *Pourquoi ce mystère*, si habilement dialoguée à l'italienne, le trio du second acte méritent incontestablement une exception. L'entrée du tambour-major cause un frémissement général, du parterre au paradis. J'aime mieux, pour ma part, le petit chœur qui la précède, fragment d'harmonie délicatement conçu, mais qui aurait gagné à être développé sur un cadre plus large.

Une œuvre aussi légère n'est, ordinairement, que ce que l'exécution la fait. Sous ce rapport, M. A. Thomas a été, à Lyon, servi exactement selon ses mérites. Un *opéra buffa* nous eût peut-être valu quelque nouveau Lablache, ou ressuscité tout au moins ce brave Santini de désopilante mémoire. Mais une musique de pareil acabit ne pouvait guère engendrer que la charge : et nos artistes n'ont pas manqué de suivre à la lettre l'inspiration. A part Gustave, ils ne semblent pas se douter de cet excellent genre *buffa*, atticisme de la farce, grotesque idéalisé, dont la *Genrentola*, la *Pietra del Paragone*, l'*Italiana*, *Dom Pasquale* offrent, comme composition et comme mise en œuvre, des modèles trop dédaignés aujourd'hui. Peut-être aussi serait-ce là viande trop peu substantielle pour nos aristarques indigènes. Si j'en crois l'hilarité bruyante qui, à chaque représentation, accueille et encourage certains lazzi de tréteaux, le *buffa* n'est pas près de s'acclimater dans la seconde ville de France. Lyon demande un comique plus épicé. Ne le lui disputons pas : c'est affaire de goût et de tempérament. Riez donc, Messieurs, riez à votre aise : mais permettez-moi du moins de sourire !

M^{lle} Lavoye se trouve fort à son avantage dans ce milieu nouveau ; là, du moins, l'exagération habituelle de sa mimique devient une qualité ; et ses tendances ordinaires la conduisent tout naturellement au niveau exigé d'affectation comique. — Sous le rapport musical, ce rôle ne lui offre que de trop rares occasions de déployer l'expression pathétique, celle qui lui convient le mieux. Elle y prodigue, d'ailleurs,

avec l'assurance et le brillant accoutumés, les perles de ses vocalises, qu'on applaudit toujours, quoiqu'elles commencent à perdre pour nous le mérite de l'imprévu.

Gustave et Belval sont les deux pivots du succès de fou rire qu'a eu cet opéra. Je gagerais bien, cependant, qu'ils ne réussissent point l'un et l'autre auprès du même ordre d'auditeurs. Tous deux cultivent, il est vrai, le *parfait amour* ! Mais l'un y procède avec la moëlleuse délicatesse que comporte un si doux nectar. Il le savoure en cachette, à petits coups, loin des profanes, en platonicien pur. L'autre va plus rondement au fait ; il entend terminer la chose en deux *ra*, trois *fla* et un balancé d'épaules. — Lecteurs, vous surtout lectrices, pesez et jugez !

Dufrène, convenable ainsi que toujours, est, comme chanteur, fort au-dessus de son rôle. En homme de goût, il a sans doute craint de tomber dans la charge, dont il voyait réellement autour de lui des modèles à faire peur. Mais, ne voulant point descendre au débraillé, il s'est tenu un peu trop boutonné. Qu'il s'anime par moments : sa tenue, constamment digne et d'un ton parfait, doublera, par le contraste, le prix des sacrifices qu'il saura faire à propos au Momus lyrique.

A propos du jeu de M^{lle} E. Marchand, dans *l'Ambassadrice*, l'un des plus forts journaux de notre ville, le *Courrier de Lyon*, écrivait : « Ce rôle demanderait un physique un peu plus marqué que celui dont cette jeune personne peut disposer. » Moins bien renseigné que notre sémillant confrère, nous ne savons et n'oserions nous enquerir de quel physique M^{lle} Marchand *peut disposer*. Mais celui qu'elle montre dans le nouvel opéra nous a semblé bien assez *marqué* pour en faire une Fathma fort appétissante ; et nous croyons savoir (style politique dudit journal) que de celui-ci elle peut disposer en très-légitime propriétaire. — Du reste, son organe, éminemment pur, n'a besoin que d'un peu plus de hardiesse pour qu'elle devienne une dugazon applaudie et méritant de l'être.

— La semaine dernière nous a offert un spectacle affligeant, dont, pour l'honneur de la scène lyonnaise, nous regrettons d'avoir à retracer les détails. M. Duffeyte qui, il y a cinq ans, dut abandonner le théâtre après deux mois d'une lutte inutile contre l'insuffisance de ses moyens et contre ce qu'on se plaisait à nommer ses ennemis, M. Duffeyte, *de passage en cette ville*, a probablement voulu en appeler à une appréciation plus impartiale. Il a joué dans la *Juive*, puis dans la *Favorite*. Et nous voilà, nous, encore forcés de subir cette voix sèche et cassante, d'assister à ces efforts surhumains pour obtenir un son qui ne veut pas sortir, pour tirer le *la* d'un larynx que son organisation condamne à ne pas dépasser le *sol* ! Veut-il franchir cette limite fatale ? Voyez le malheureux se cramponner aux planches, se raidir, serrer les poings, contracter ses muscles à les agiter d'oscillations convulsives. — Le pauvre homme, entendais-je répéter près de moi, est-il ému ! *Il tremble comme la feuille* ! — Vraiment, je l'aurais bien défié de terminer, sans l'aide secourable de ce tremblement volontaire, la phrase : *O ma fille chérie*, et les casse-cous du quatrième acte !

Grâce à sa force de volonté, grâce à quelques changements dans les passages trop scabreux, l'intrépide chanteur, qui tient à ce qu'on l'appelle ténor, a cependant pu aller jusqu'au bout. Mais, croyez-en nos conseils : renoncez à cette tentative, M. Duffeyte. Votre goût exquis, votre méthode souvent pleine de suavité, toute votre

adresse ne vous sauveraient pas de l'écueil ; et vous auriez, de plus, perdu dans le naufrage vos dernières ressources vocales. On vous tient compte, soyez-en sûr, de vos précieuses qualités, mais Lyon réfléchit et se rappelle avant de juger. Or, nous n'en sommes pas réduits au point que la comparaison vous soit bien favorable. Car, quoique nous ayons présentement M. Duprat, nous n'avons pas encore oublié Bettini !

PREMIER CONCERT DU CERCLE MUSICAL.

La jolie salle du quai St-Antoine était comble, samedi dernier, malgré une pluie et lyonnaise et novembrielle. L'amour de la musique, joint à l'attrait du *gratis*, n'avait sans doute point suffi à opérer ce miracle. Il s'agissait de vérifier si l'exécution tiendrait les promesses du programme. Car ce programme portait en toutes lettres : « Les concerts se composeront de morceaux de nature à satisfaire tous les goûts, sous le rapport *vocal et instrumental*. » Or, sans être curieux, ce sont là de ces choses qu'on aime à voir, ne fût-ce qu'une fois. Tous les goûts satisfaits ! Il n'est fils de bonne mère qui, sur cette amorçante annonce, ne se soit mis gaiement en route, pour voir comment le directeur réaliserait ce que le Tout-Puissant lui-même est trop souvent forcé de s'avouer incapable de faire.

L'ouverture d'*Oberon* a dignement commencé la solution du problème : ou, si quelques auditeurs désiraient autre chose, c'étaient sûrement des goûts honteux, et qui n'ont pas osé manifester leur désappointement. Cet orchestre, plus riche que d'ordinaire en instruments à corde, fait ressortir les *pianos* avec une suavité vraiment merveilleuse, tout en les dessinant nets et perceptibles à l'oreille de l'assistant le plus éloigné. C'est le propre exclusif des grandes masses de rendre de tels effets ; là, comme en tant d'autres occasions, la délicatesse n'appartient qu'à celui qui pourrait au besoin déployer un excès de force.

Nous ne ferons que mentionner un joli morceau du *Prophète*, que nous a révélé la voix assez gracieuse mais par trop écolière d'un professeur de chant.

Après un duo de violon et de piano, qui a eu du moins le mérite de rappeler les plus belles inspirations de la *Sonnambula*, M^{lle} Lavoye est venue chanter l'air : *Bel raggio lusinghier*, de la *Semiramide*. On ne peut contester le mérite de cette agréable

cantatrice : elle a rencontré des traits heureux, et le plus souvent réussi tout ce qu'elle entreprenait. Mais nous ne lui conseillerons point de recommencer une pareille tentative, dans les mêmes conditions. La salle du Cercle musical n'a pas l'ampleur, le vague de sonorité, si précieux pour certains artistes. — Sa coupe elliptique rapproche les sons, et concentre les moindres vibrations vers le tympan. Il faut un grain bien pur, il faut une méthode de vocalisation bien sûre, pour oser affronter cet examen à la loupe. Je ne connais guère, jusqu'à présent, que Tamburini qui y ait résisté. — Puis, pourquoi choisir ces airs qui, dès la première note, rappellent les plus éminents talents qui aient illustré la scène ? Laissez-les aborder par nos premières ou fortes chanteuses de province. Personne ne songera à dire en quoi elles se seront montrées inférieures à la Grisi, ou à la Malibran. Mais, ce qu'elles peuvent impunément se permettre vous est, dans votre intérêt même, défendu ; car vous avez assez de talent pour que, en vous entendant, on se souvienne et on compare !

L'*andante* et le *final* de la symphonie en *ut* avaient été remarqués, à la première séance, par leur irréprochable exécution. On a cru devoir les répéter devant un public plus nombreux ; et c'était sagement pensé. Mais, quelque danger qu'il y ait à se montrer si pointilleux, je ne saurais m'empêcher de dire que cette seconde épreuve n'est pas aussi bien venue que la première. L'*andante*, notamment, qui demande tant d'abandon, un laissez-aller si reposé, si passif, a été pris avec une verve qui s'animait de plus en plus et tendait à en faire à la fin un véritable *allegro*. Je constate que G. Hainl résistait de son mieux au torrent ; et je ne serai pas le seul à le constater, car il tenait sans doute à ce que toute la salle entendit ses protestations. Il n'a donc été qu'entraîné ; mais il l'a été. Qu'il s'arrange à l'avenir pour gouverner réellement, car je l'avertis que tout Lyon s'habitue de plus en plus à le rendre lui seul responsable.

DD.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons des nouvelles du choléra, que nous croyons devoir communiquer au lecteur, bien convaincus qu'en présence d'un danger public, il vaut mieux dire toute la vérité que de laisser à la peur la latitude de grossir les choses. Avant-hier, le fléau a paru à l'*Hôpital* militaire, avec une certaine intensité. Dans la journée de jeudi, à trois heures du soir, treize malades avaient été frappés : sur ce nombre, six étaient morts dans la soirée, et la nuit, il y a eu six cas nouveaux et cinq morts, en tout, jusqu'à présent, dix-neuf cas et onze morts. — L'épidémie n'a pas franchi le seuil de l'hôpital : espérons qu'elle s'y éteindra.

C'est tout-à-fait ici le cas de rappeler l'importance extrême des soins hygiéniques pris de bonne heure. Traiter le moindre dérangement d'entrailles comme une maladie, par le séjour au lit, la chaleur, la diète, quelques infusions théiformes additionnées de vingt à trente gouttes de laudanum par jour... Voilà ce qui, fait à temps, réussira huit fois sur dix, à enrayer la marche de l'affection.

LÉON ROUET, gérant.